

Les confessions  
de Nadia



**Marie Bee**

**Les confessions  
de Nadia**

Nouvelle

LES ÉDITIONS DU NET  
126, rue du Landy 93400 St Ouen

**Du même auteur**

*Les confessions de Diane*, Les Editions du Net, 2022

© Les Éditions du Net, 2023  
ISBN : 978-2-312-13879-4

# Avant-propos

Cette nouvelle est inspirée de faits réels. Son objectif n'est pas de critiquer ou cibler une communauté en particulier, ni de dénigrer une religion. Au contraire, l'histoire se concentre sur le cheminement intérieur d'une femme qui explore ses propres incertitudes concernant ses orientations sexuelles, tout en faisant face au patriarcat qui pese sur sa vie quotidienne.



Je m'appelle Nadia, et je viens d'une famille très conservatrice, où la foi des parents est généralement transmise aux enfants sans possibilité de remise en question.

Je suis la cadette d'une fratrie de cinq enfants, comprenant deux frères et deux sœurs. Mes parents ont toujours souhaité avoir une grande famille, pensant que leurs enfants s'occuperaient d'eux à l'avenir lorsqu'ils vieilliraient. Très souvent mes parents ont montré une préférence pour les garçons, les considérant comme la relève.

Au moment où je vous parle je suis arrivée à un stade de ma vie que je n'aurai jamais imaginé atteindre, vous vous demandez sûrement ce qui s'est passé, laissez moi vous raconter toute mon histoire.

Commençons par évoquer mon enfance. À dix ans, j'étais déjà très mature pour mon âge. Ma mère, que j'appelle « yemma », me conseillait toujours de

dissimuler cette maturité. Elle m'expliquait que l'alliance d'un esprit aiguisé avec un corps d'enfant ne convenait pas, du moins selon les normes pour une petite fille. Ainsi, je devais garder cette maturité secrète vis-à-vis de mon père, de mes frères, des voisins, et en général, de tout le sexe masculin. On aurait dit que c'était quelque chose de dangereux, car, selon elle, les hommes étaient les gardiens de nos vies, nous les femmes.

J'ai eu mes premières règles à l'âge de treize ans, et je n'avais que peu d'informations à ce sujet, car c'était un sujet extrêmement tabou dans ma famille. J'ai dû me contenter de ce que j'avais pu échanger avec quelques camarades de classe et de ce que j'avais pu apprendre à l'école. Bien entendu, je n'ai pas immédiatement informé ma mère. Il était évident qu'elle finirait par le savoir, mais je voulais gagner du temps, vous le comprendrez bientôt. Au lieu d'utiliser des serviettes hygiéniques, j'ai utilisé tout ce qui me tombait sous la main, comme de vieux tee-shirts que je déchirais en deux, des chaussettes, et ainsi de suite.

La seule certitude que je détenais grâce à ma mère, et qui était gravée en moi, c'est que j'avais franchi une étape cruciale. Le portail avait été traversé, et il n'y avait pas de retour en arrière possible. Dorenavant, j'étais considérée non plus comme une enfant, mais comme une femme. D'ailleurs, lors des invitations à des fêtes ou à des cérémonies auxquelles moi, ma mère et mes sœurs on participaient,



on me plaçait à la table des femmes, et non plus à celle des enfants comme auparavant. L'atmosphère y était radicalement différente, au milieu des femmes qui discutaient de sujets tels que la mode, les tâches ménagères, la cuisine, les enfants, et même la sexualité. Cette dernière était un sujet qui m'avait grandement surprise, car il s'agissait d'un tabou généralement évité, parfois même au sein des couples mariés.

Lors des mariages, les hommes et les femmes étaient séparés par un drap, et les femmes ainsi que les jeunes filles ne pouvaient pas passer devant les hommes sans se couvrir.

Revenons à moi, donc, je deviens aux yeux de tous, une femelle apte à procréer, mon statut avait changé, je devenais une proie, que mon père, mes frères, et tous les hommes de la famille devaient protéger : l'hendicape était né.

Les choses avaient considérablement évolué à la maison, et une règle d'or était désormais en vigueur, chaque fois que je devais sortir ou rentrer à la maison, une série de questions impératives m'attendait : « Où vas-tu ? Avec qui ? » Des réponses devaient être rapidement et complètement adressées, sans délai.

J'étais en clandestinité dans mon propre corps, apr esent mon corps était l'affaire de tous, pire, il représentait l'honneur de la famille, cette lourde tâche reposait, non sur mes épaules mais sur mon sexe, mon entrejambe ne concernait pas que moi.

– Ma petite réglisse

– Oui baba

– Je vais faire des courses, tu m'accompagnes au marché ?

– Oui, bien sûr !

C'était notre rituel quotidien, mon père et moi. Nos sorties au marché étaient bien plus que de simples courses ; elles représentaient un moment privil egi e entre lui et moi. Mon père était le premier homme de ma vie, celui qui comptait plus que quiconque pour moi. J'étais profondément attachée à lui, le voyant comme mon modèle, mon protecteur, mon soutien. C'est ainsi que je le percevais à l'époque, bien que tout cela appartienne désormais au passé.

Quand je marchais dans la rue à ses côtés, j'étais fière. Oui, mon père était fort, intelligent, il semblait parfait à mes yeux, mais tout cela prit brusquement fin un matin.

Je me souviens de ce matin-là, lorsque j'ai vu mon père enfiler ses chaussures, prendre le couffin, puis partir sans un mot, sans un regard, je n'avais pas

été invitée à l'accompagner au marché, comme d'habitude. Je me sentais perdue. Avais-je fait quelque chose pour le contrarier ? Avais-je commis une erreur ? Mon esprit de petite fille (ou plutôt de « femme » selon leur point de vue) était plongé dans la confusion la plus totale, à ce moment-là, je ne savais pas que ma descente aux enfers avait commencé.

Je me suis dirigée vers ma mère, espérant obtenir des réponses à mes questions. « Pourquoi papa est-il parti sans moi ? » ai-je demandé. Sa réponse fut glaçante : « Désormais, tu n'accompagneras plus ton père au marché ni nulle part ailleurs. Tu vas plutôt m'aider, comme tes sœurs, dans les tâches ménagères. Le marché n'est plus pour toi. Ton père ira seul ou avec l'un de tes frères. J'ai vu tes torchons souillés de sang, tu aurais dû m'en parler, et ton père est au courant. »

Elle m'a lancé la phrase « ton père est au courant » comme si j'avais commis une trahison impardonnable. Elle semblait me blâmer pour quelque chose sur lequel je n'avais aucun contrôle. Je ne savais pas qu'il existait un pacte tacite entre mon père et moi, m'interdisant de briser le silence sur cette question. Après tout, il s'agissait de la nature, quelque chose que je ne pouvais pas changer. Comment pouvait-on me faire porter le fardeau de cette responsabilité ? Ne pouvait-il pas en discuter avec Dieu, lui faire part de sa déception ? Après tout, c'était un homme pieux et pratiquant.

Malgré mon étonnement, j'ai réussi à articuler quelques questions : « Mais pourquoi ? Pourquoi

tout cela ? » J'ai cherché désespérément des explications. Ma mère m'a répondu : « Tu es une femme maintenant, et certaines choses doivent changer. » Ma confusion persistait : « Je ne comprends pas. » Ma mère m'a simplement rétorqué : « Discutes-en avec tes sœurs. » Mais je voulais des réponses claires, alors j'ai insisté : « Non, explique-moi s'il te plaît. » Elle m'a finalement répondu de manière vague : « C'est la volonté des hommes, c'est tout. »

Cette phrase, cette maudite phrase, était censée tout expliquer, mais au lieu de cela, elle a semé le chaos dans mon esprit. Elle tournoyait dans ma tête comme la queue d'un serpent, laissant derrière elle un labyrinthe d'incompréhension et de désarroi.

Avec le temps j'ai compris qu'il s'agissait de respecter les règles (encore une histoire de règles !) sans rechigner, par exemple, il fallait se couvrir en dehors de la maison, et les courses étaient confiées aux enfants, car les marchands font partie de la liste de violeurs potentiels, du coup je passe de « fais la bise à tonton » à « attention tonton te baise », comme si tout le monde était au courant de ma puberté, comme si c'était écrit sur mon front, apparemment saigner tous les mois étaient un drame, tant de bruit pour rien !.

Parlons de yemma, une femme profondément ancrée dans les traditions. Elle n'avait pas eu l'opportunité de faire des études poussées et avait consacré sa

vie à servir son mari, prendre soin de ses enfants et entretenir la maison. Elle avait une personnalité austère et semblait fuir la complicité comme si elle redoutait cette proximité. Elle s'en défendait systématiquement. Chaque fois que nous étions sur le point de partager un moment chaleureux ou de nous confier mutuellement, elle se refermait comme une huître. C'était comme si elle ne voulait pas que je puisse déceler en elle ses émotions, ses frustrations et ses regrets. C'était un autre tabou auquel nous devions faire face.

Cependant, son comportement prenait une tout autre tournure quand il s'agissait de mes frères, le sexe masculin. Avec eux, elle laissait transparaître une panoplie d'émotions, de douceur et de gentillesse. Elle expliquait que, étant faites du même tissu, nous, ses filles, étions pour l'instant incapables de comprendre le cœur d'une mère. Elle prétendait que cela viendra un jour, lorsque nous aurons des enfants à notre tour. Cette explication me semblait complètement absurde, mais je préférais ne pas creuser davantage ce sujet délicat, susceptible de générer des conflits et des tensions au sein de notre famille.

Tout ce que je connaissais de ma mère se dévoilait pleinement lors des vacances scolaires. C'était à ce moment-là que je pouvais observer l'étendue de son rôle en tant que maîtresse de maison, mère et épouse. Je découvrais alors toutes ces tâches qu'elle accomplissait au quotidien sans jamais se plaindre.